

« Je sais tout » ¹

Janine Méry

1. Ce texte est paru dans l'ouvrage *La curiosité en psychanalyse* sous la direction de Henri Sztulman et Jacques Fénelon (*Privat Editeur*) en 1981 (p. 219-227).

Quel peut être le rapport de ce titre avec le thème de ces journées, la « curiosité », celle-ci étant d'après la définition du *Petit Robert*, non pas le fait de savoir mais « le désir de savoir les secrets, les affaires d'autrui », et par déplacement des personnes sur les choses, « le désir d'apprendre, de connaître des choses nouvelles ».

Or, celui qui sait tout n'a plus rien à apprendre. Alors, comment en suis-je venue à m'arrêter à cette affirmation qui, à première vue, semble l'antithèse même de la curiosité.

Au cours de l'année 1979-1980, tout un faisceau de réflexions surgies de lectures, d'observations de cas et du travail que nous avons effectué dans un groupe de recherche que j'ai constitué en janvier 1979, est venu se concentrer sur cette phrase « Je sais tout ».

Il est vrai que ma double formation d'enseignante et de psychanalyste me sensibilise particulièrement aux problèmes du savoir. Le groupe de travail que j'ai formé cherche à unir mes deux pôles d'intérêt – psychanalyse et pédagogie – en étudiant la fonction thérapeutique de la lecture dans le traitement d'enfants ou d'adolescents entre huit et seize ans. Or, au cours de l'année passée, nous avons été amenés à analyser un Conte de Grimm [6]² que l'une d'entre nous voulait présenter à un groupe d'enfants de huit-neuf ans qu'elle animait. Ce conte intitulé *Le diable aux trois cheveux d'or* étant peu connu, je vais vous le résumer :

Le héros de ce conte est un enfant « né coiffé » à qui l'on prédit à sa naissance qu'il épouserait la fille du roi. Celui-ci venant à apprendre cette prophétie s'en irrite et veut se débarrasser de l'enfant.

Par deux fois il tente de le tuer, mais l'enfant est à chaque fois miraculeusement sauvé et épouse, comme il était dit la fille du roi. Furieux, le roi tente une troisième fois de tuer le jeune garçon et lui demande « d'aller en enfer chercher trois cheveux d'or de la tête du diable ». Notre héros se met en route et sur son chemin fait trois rencontres. À chaque fois, il se présente en disant « Je sais tout » ; une énigme lui est alors posée à laquelle il ne peut répondre et sans se départir de son assurance, il dit : « Attendez seulement mon retour et je répondrai à ce que vous m'avez demandé ». En enfer, le jeune homme est accueilli par la grand-mère du diable qui lui vient en aide, à la fois pour arracher les trois cheveux d'or du diable et pour que celui-ci lui fournisse les réponses aux trois questions qui lui ont été posées. Le jeune homme repart et en remerciement du savoir

La première note indique : Ce travail a été élaboré avec la collaboration de Christiane Guillemet, psychanalyste et des participants au groupe de recherche sur la fonction thérapeutique de la lecture : René Bonnard, Marie-Françoise Dartigues, Huguez Liborel.

2. Ces numéros renvoient à la bibliographie en fin d'article.

qu'il a effectivement acquis et qu'il transmet comme il l'avait promis, il reçoit de l'or. Au retour chez le roi, ce dernier, tenté par cette fortune que lui ramène son gendre, veut partir lui aussi à la recherche d'un tel trésor. Mais le jeune homme le leurre sur la façon dont il se l'est procuré et le roi ne reviendra jamais de son périple.

À l'époque où nous analysions ce conte, j'avais en traitement une fillette de six ans dont le jeu répétitif consistait à jouer à la maîtresse et à dire « Je sais tout ». Chez elle, elle faisait des colères spectaculaires chaque fois que sa mère la confrontait à la réalité et la plaçait devant l'évidence qu'elle ne savait pas tout.

De plus, une femme d'une quarantaine d'années que j'avais en analyse, m'étonnait par l'acharnement qu'elle mettait dans son travail à être toujours « celle qui sait », celle qui détient la vérité.

Ce conte et mon expérience clinique furent donc le point de départ de mes réflexions sur cette sentence « Je sais tout ». Maud, la fillette de six ans, Peg, ma patiente et le héros du conte se rapprochent par l'emploi qu'ils en font et cependant, la résonance qu'elle a sur eux-mêmes et sur les autres quand ils la prononcent semble bien différente. Nous allons tenter de chercher la signification que peut avoir ce « Je sais tout » suivant la personne qui l'énonce et nous demander si cette formule est une étape sur les chemins de la connaissance ou si, au contraire, et en particulier quand elle est employée après un certain âge, elle n'est pas sous cette forme affirmative et péremptoire le signe en fait d'une négation, un déni.

Le héros du conte répond à ceux qui le questionnent avec une assurance que l'on pourrait taxer de naïve ; cette naïveté même nous surprend et nous fait sourire. En même temps, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer et d'envier la tranquillité avec laquelle le jeune homme affirme qu'il sait tout alors qu'il ne sait rien. Comme l'a souligné Freud, l'étalement d'un tel narcissisme a sur nous un grand attrait. Cette sur-estimation du moi semble fondée sur une double illusion : illusion qu'étant né-coiffé il est l'enfant préféré de sa mère, l'unique, le bien-aimé, celui auquel elle ne refuse rien, rêve qui est en chacun de nous et ne peut nous laisser insensible, et l'illusion qu'il peut lui-même devenir tout-puissant comme cette mère qui réalise tous ses désirs et sait donc tout, sans doute par identification primaire à celle-ci, comme l'a décrit Freud [4]. L'enfant né coiffé paraît ne pas avoir connu la frustration, avoir été comblé. Une telle relation, si elle se poursuivait, maintiendrait l'enfant au niveau du principe de plaisir et ne pourrait lui permettre d'accéder au principe de réalité. Si, comme l'a écrit Winnicott, l'illusion est bénéfique dans un premier temps afin que le moi s'investisse suffisamment pour se construire et se développer, dans un deuxième temps « le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire » [3]. Une mère qui maintiendrait l'enfant dans l'illusion qu'elle est la seule à connaître ses besoins et à pouvoir les satisfaire, éliminerait le père, c'est-à-dire la triangulation, le conflit œdipien et sa résolution.

Or, c'est justement à la période du conflit œdipien, chez les enfants entre trois et six ans, que nous avons pu observer chez ceux-ci l'énoncé fréquent de la phrase « Je sais tout », celle-ci étant à nouveau employée couramment au moment de l'adolescence quand se rejoue le conflit œdipien à l'abord de la sexualité.

Maud, notre petite patiente de six ans, joue encore à « Je sais tout », mais « elle n'a plus le charme de l'enfant qui se suffit à lui-même » comme le dit Freud [3] comme si, au contraire du héros de notre conte, elle-même n'y croyait plus vraiment et ne pouvait s'en satisfaire. Alors, pourquoi ce jeu ? Est-ce seulement un essai de réassurance narcissique comme cela peut l'être à cet âge, ou étant donné le caractère répétitif du jeu et ses colères chez elle, ne tente-t-elle pas ainsi de se défendre d'angoisses plus profondes en cherchant à maintenir en elle l'illusion d'omnipotence ?

Le « Je sais tout » du héros de notre conte semblait une manifestation du narcissisme primaire de l'enfant. Mais eut-on encore parler de narcissisme primaire à l'abord du conflit œdipien ? Il nous semblerait plutôt qu'à ce moment Maud comme tout autre enfant de cet âge, face aux frustrations qu'il a nécessairement subies, devant la désillusion de n'être pas tout-puissant et de ne pouvoir accomplir tous ses désirs, de n'être pas l'unique et le seul bien-aimé de la mère ou du père, désinvestit les premiers objets d'amour, c'est-à-dire ses parents, et transforme sa libido objectale en libido narcissique ; à ce stade, cependant, son omnipotence narcissique n'est plus seulement surestimation du moi mais aussi identification aux parents considérés comme détenteurs de toute puissance, l'illusion d'adultes omnipotents subsistant. L'enfant voudrait lui aussi acquérir cette puissance tant convoitée : mais au lieu de s'attacher à ces objets externes qui l'ont déçu, il tente de s'en détacher en les intériorisant, il en fait son Idéal du Moi.

Nous commençons à mieux comprendre alors pourquoi le « Je sais tout » auquel joue Maud, le « Je sais tout » proclamé par Peg ne peuvent les satisfaire. En effet, qu'ont-elles dû abandonner pour maintenir en elles l'illusion qu'elles se suffisent à elles-mêmes et qu'est-ce qui chez elles nécessite ce repli narcissique ? Pourquoi ne peuvent-elles passer de l'axe narcissique à l'axe libidinal qui les ramènerait aux relations d'objets, aux identifications secondaires et à la possibilité de résoudre le conflit œdipien ?

Maud, après avoir eu pendant ses deux premières années des relations très proches et très érotisées avec sa mère, relations qui les comblaient l'une l'autre, ce maternage étant certainement pour la mère « la reviviscence et la reproduction de son propre narcissisme » [3], a été séparée brusquement de celle-ci à deux ans, cette dernière ayant décidé de la mettre à l'école précocement comme elle l'avait fait pour sa sœur aînée, comme si cette mère se punissait de son attachement excessif à ses filles et de son narcissisme teinté d'homosexualité ou bien comme si elle sentait un danger dans cette relation de type narcissique et ne pouvait s'en défendre que par une rupture.

Peg, elle, a eu une mère qui n'a pas su la materner au sens de Winnicott. Cette enfant devait correspondre à l'Idéal de cette mère, la combler narcissiquement et, de ce fait, celle-ci était incapable de sentir et de satisfaire les besoins de son enfant. Peg ne pouvait se fier à cette mère et dès deux ans clamait : « C'est Peg qui commande ici » comme Maud s'exclame : « comme je voudrais pouvoir sortir seule ! », c'est-à-dire, ne plus dépendre de quelqu'un. Il semble que pour elles deux, dire « Je sais tout », c'est en effet revenir à la position narcissique « Je me suffis à moi-même », c'est-à-dire je n'ai pas besoin de ma mère et de ses soins ; c'est en fait nier le désir qu'elles en ont, nier leur attachement à leur premier objet d'amour, à cette mère de la première enfance qui, pour l'une ne l'a pas satisfaite et pour l'autre, s'est séparée d'elle sans la faire passer progressivement de l'illusion narcissique à la désillusion, c'est-à-dire au principe de réalité.

Mais, l'affirmation « Je sais tout » apparaît au moment du conflit œdipien. Qu'en est-il alors de la relation au père dans cette affirmation ? Dans les deux cas que nous avons pris pour étayer notre exposé, Maud et Peg, nous pouvons penser que les fillettes n'ont pas de suite retiré toute leur libido des objets parentaux mais que, déçues par leur mère, elles ont investi leur père comme objet sexuel. Cet investissement correspond sans doute à la période d'acquisition du langage, et nous pouvons penser que Maud et Peg, toutes deux enfants précoces, ont cherché à séduire le père par cette parole qui leur permettait à la fois de communiquer avec lui et de prendre des distances vis-à-vis de cette mère qui les avait déçues. Toutes deux attendaient de ce père qu'il comble une place laissée vacante et les satisfasse sur le plan libidinal. Or, les fillettes sont confrontées à une nouvelle désillusion : ce n'est pas elle l'objet préféré du père, et il ne peut rien leur apporter pour combler leur manque. Pour sauvegarder leur moi fragile d'un effondrement face à ce qu'elles vivent comme un nouvel abandon, elles maintiennent désespérément leur position de toute puissance narcissique et lancent au père le défi « Je sais tout » qui me semble alors non plus seulement « Je me suffis à moi-même je n'ai besoin de personne » mais aussi « Je n'ai rien à attendre de toi, rien à apprendre de toi, rien à prendre chez toi, car tu n'as rien à me donner ». Clamer « Je sais tout » c'est en fait affirmer être dégagé de ses objets, affirmer un refoulement qui n'a pas eu lieu, car il y a eu rupture avec les objets et non pas identification à eux. Ne pas pouvoir investir ses premiers objets d'amour, c'est fermer la voie aux identifications secondaires et à la résolution de l'Œdipe et nous voyons quel danger court Maud, à quel prix Peg se maintient dans son roc narcissique ; pour elle « l'investissement d'amour étant ressenti comme un sévère amoindrissement du moi » [3], elle n'a jamais pu établir de relation amoureuse satisfaisante.

Chez elle « la transformation de la libido érotique en libido de moi a entraîné un abandon des buts sexuels, une déssexualisation » [4]. Ainsi dire « Je sais tout », c'est en réalité ne pas vouloir « ça voir », ne pas voir le couple

parental uni, ne pas se voir soi-même issu de ce couple, ne pas se reconnaître leur héritier, refuser de se voir semblable à l'un d'eux, c'est-à-dire refuser l'appartenance à un sexe, tenter d'éviter ainsi l'angoisse de castration en la niant.

Détournant leurs regards de tout ce qui constitue leur réalité psychique, Maud et Peg dépensent toute leur énergie à vouloir tout voir, tout savoir, mais elles ont toujours le sentiment de ne pas être comme le dit Peg « là où se passe quelque chose d'intéressant » d'être toujours en dehors. Toutes deux devant la difficulté qu'elles éprouvent à « être » voudraient tout avoir et se montrent d'une avidité insatiable. Elles veulent toujours être la meilleure, la première mais leurs réalisations les laissent insatisfaites et leur paraissent toujours insuffisantes. Leur narcissisme déplacé sur cet Idéal de Moi, inatteignable car trop grandiose accroît leur sentiment d'abandon et d'incomplétude alors qu'elles cherchent tant à s'en défendre.

Pourquoi, alors que nous voyons l'impact désastreux que provoque chez Maud et Peg le maintien de la position d'omnipotence narcissique du « Je sais tout » avons-nous pu émettre l'hypothèse que ce « Je sais tout » était une étape nécessaire au cours du développement de l'enfant, un pas qui le conduirait au désir de savoir, d'apprendre ?

Reprenons le chemin que fait le héros de notre conte. Nous nous sommes étonnés de la tranquillité avec laquelle il partait en enfer, de la certitude qu'il semblait avoir d'obtenir ce qu'il désirait et de revenir sans dommage de sa visite au diable. Cette confiance inébranlable en lui-même provenait, avons-nous dit, de sa capacité à s'identifier à une mère toute-puissante et qui l'avait comblé. Et cependant, cela n'a pas suffi pour faire de lui un homme ; vient un temps où il lui faut partir seul à la conquête de sa virilité. Le roi, qui joue, pensons-nous le rôle du père, intervient pour séparer l'enfant de sa mère, et ce n'est que si cette séparation a lieu que l'enfant, alors confronté aux autres, est questionné et en vient à s'interroger sur lui-même. Près de sa mère qui satisfait tous ses désirs et maintient ainsi en lui l'illusion qu'elle sait tout, il ne peut rien désirer étant comblé, il ne peut avoir envie de rien, tout lui étant donné avant même qu'une demande ne soit formulée. Séparé de sa mère par le roi, il découvre que pour devenir un homme, il lui faut acquérir quelque chose que sa mère ne possède pas et courir un risque pour l'obtenir. Ayant vécu près d'elle suffisamment longtemps pour que les illusions qu'elle a entretenues en lui aient formé et renforcé son Moi, il a acquis une telle assurance en sa capacité à vivre et à surmonter tous les obstacles qu'il n'a pas peur du diable, image de l'adulte tout-puissant, père ou mère « car à ce stade, l'enfant ne distingue pas encore en valeur entre son père ou sa mère » [4], image sans doute aussi du père rival haï de la période œdipienne. Sur le chemin de l'enfer, l'enfant né coiffé s'affiche encore comme celui qui sait tout mais n'a-t-il pas déjà l'intuition qu'il y a quelque chose à prendre et qui lui est caché, et qu'il va obtenir ce qu'il veut avoir et découvrir ce qu'il veut savoir. Il est difficile d'arracher au diable ses trois cheveux d'or, de lui arracher son savoir. Pour parvenir à ses fins, le

héros du conte est protégé par cette grand-mère, mère déjà distanciée et déssexualisée, qui se fait sa complice et lui permet de s'approprier les attributs de sa virilité ainsi que le savoir du père ; elle-même reconnaît à ce moment qu'elle ne peut tout lui donner et qu'elle ne sait pas tout. Elle n'est que l'intermédiaire qui permet à l'enfant de s'emparer en rusant de l'héritage paternel, de recevoir sa parole. Mais pour saisir ce que dit le diable, dans les deux sens du terme, c'est-à-dire comprendre et faire sien, notre héros n'a-t-il pas déjà une certaine connaissance de ce savoir, l'enfant, comme l'a remarqué Ferenczi, en sachant beaucoup plus sur la sexualité que ne le supposent les adultes [2], mais ce que l'enfant n'a pas, ce sont « les mots pour le dire ». Chez le diable, l'enfant acquiert, grâce à la parole, la capacité d'élaborer ses connaissances et de pouvoir les communiquer à d'autres. Il a fallu la séparation d'avec la mère et l'introduction du père pour parvenir à cela. Le savoir que l'enfant a volé au père, il ne l'en a pas cependant dépossédé car le savoir se transmet ; nul n'en est l'unique détenteur. L'enfant né coiffé a fait le chemin qui lui permet de prendre sa place d'homme dans la société. Paré de tous les dons aux yeux de sa mère à sa naissance, comblé par elle, il a fallu qu'il s'en éloigne pour en venir à s'interroger sur lui-même et pour désirer le savoir. Ce n'est que loin d'elle qu'il a pu devenir curieux, avoir envie d'apprendre. Il peut alors se débarrasser de ce roi qui voulait l'éliminer, projection, me semble-t-il, des propres désirs criminels de l'enfant envers le père, car il a appris qu'un seul ne détenait pas la toute-puissance, pas plus le père que la mère ou lui-même. Il n'a plus besoin de clamer « Je sais tout », il peut maintenant se taire, avoir ses propres secrets vis-à-vis des adultes. Il sait qu'il lui suffit d'être ce qu'il est, un homme, et non plus d'avoir tout pour exister. Il a fait le deuil de ses illusions et peut affronter la réalité.

Ce chemin de l'enfant né coiffé n'est-il pas celui que suit chacun de nous ? Mais ce que le conte ne dit pas c'est que nous ne pouvons jamais faire totalement le deuil de cette illusion qu'il existerait quelqu'un qui sait tout, cette illusion en entretenant une autre, celle que quelque chose nous est caché qu'il nous faut découvrir. Ainsi reste éveillé en nous le désir d'en savoir toujours plus, notre curiosité n'est jamais en repos. Cependant notre désir de savoir n'est plus fondé sur la magie de la formule « Je sais tout ». Nous ne croyons plus que le Savoir est donné et pouvons maintenant faire l'effort d'apprendre.

Ce chemin qui passe par la frustration, la séparation d'avec les premiers objets d'amour idéalisés est ardu et certains comme Maud ou Peg trébuchent et s'y arrêtent. L'analyse leur permet de le reprendre car « la cure fait réapparaître, répète toutes les illusions et toutes les désillusions connues dès le début de la vie, au début de la vie même » [1]. Le psychanalyste qui, lui, a fait ce chemin, a lui-même connu la frustration et peut amener son patient à supporter celle qu'est « la séparation de la mère confirmée dans la frustration au père » [1]. L'analyste bien que mis par l'analysé à la place de celui qui sait tout comme l'étaient les parents, doit

conduire son patient à la désillusion, lui qui a fait le deuil de ses illusions et lui permettre enfin d'exister car « la réalité est perte » [1], perte de ses premiers objets pour se trouver enfin soi-même.

Bibliographie

1. FAVEZ (G.), (1971), L'illusion et la désillusion dans la cure psychanalytique, in *Être psychanalyste*, Paris, Dunod, 1976, pp. 69-81.
2. FÉRENCZI (S.), (1919-1926), Le rêve du nourrisson savant, in *Psychanalyse*, t. III, Paris, Payot, 1974, p. 203.
3. FREUD (S.), (1914), Pour introduire le narcissisme, in *La Vie Sexuelle*, trad. J. Laplanche, Paris, P.U.F, 1969, pp. 80-106.
4. FREUD (S.), (1923), *The Ego and the Id*, London, Hogarth Press, 1962.
5. FREUD (S.), (1925), The Negation, in *C.P.*, t. V, London, Hogarth Press, 1957, pp. 181-185.
6. GRIMM, Le diable aux trois cheveux d'or, *Contes*, trad. M. Robert, Paris, Gallimard, Folio, 1976, pp. 111-120.

Janine Méry

Pour citer ce texte :
Méry, J. (2020). « Je sais tout ». *Cliopsy*, 23, 119-125.